

Lucy Maddox, *Citizen Indians. Native American Intellectuals, Race and Reform*, Cornell University Press, Ithaca, 2005, 205 p., ill., index

Guillaume Teasdale

Volume 36, numéro 1, 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081778ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081778ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)

1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Teasdale, G. (2006). Compte rendu de [Lucy Maddox, *Citizen Indians. Native American Intellectuals, Race and Reform*, Cornell University Press, Ithaca, 2005, 205 p., ill., index]. *Recherches amérindiennes au Québec*, 36(1), 107–108.
<https://doi.org/10.7202/1081778ar>

– de Mark Twain à Gabrielle Roy, en passant par Hawthorne, Poe, Auster, Kérouac et Gérin-Lajoie – et explique la dominance du thème de la frontière dans notre littérature. Celui-ci prend alors son sens et l'on ne peut que convenir de son importance au sein de la quête identitaire, certes, mais aussi dans la mise en scène du voyage.

Le changement de territoire et la distanciation permettant l'individualisation se trouvent au centre du huitième chapitre, « La quête du territoire ou la nord-américanité de David Plante », écrit par Claudine Cyr. Ici, l'auteure met l'accent sur le dialogue entre les notions du soi, de l'autre et de l'altérité. La démonstration de la mouvance, de la nord-américanité (qui figure une culture hybride et non fixe ou « une représentation ou une image de soi en mouvance qui nourrit une réalité empirique n'existant que par sa dimension performative », p. 161-162), est à propos. La quête identitaire passe ici par la connaissance des ancêtres. Et s'impose une importante traversée des frontières; traversée éprouvante mais essentielle à la formation de l'identité : devenir étranger à soi-même et à son monde pour parvenir à se découvrir.

Hélène Destrempe transporte le lecteur au cœur d'un parcours historique, culturel et politique dans le chapitre « Pour une traversée des frontières coloniales : identité et transaméricanité dans les œuvres de Bernard Assinwi et Yves Sioui Durand ». D'entrée de jeu est précisée la provenance étymologique du terme « frontière » : lequel terme vient de « frons » (qui figure un front d'armée). L'auteure insiste sur le lieu de bataille, impliquant obligatoirement un rapport de force, car une frontière oppose toujours deux réalités. Ainsi ce neuvième chapitre mise sur le lien entre la mondialisation et la conservation de l'identité autochtone, et une importante distinction s'effectue entre l'hégématisation culturelle et la reconnaissance d'une identité culturelle. Au dire de l'auteure, la notion même de « melting pot » contribue peu à préserver l'identité autochtone, d'où l'importance d'écrire pour se préserver.

Le dernier chapitre, « Y a-t-il des limites de la littérature ? La littérature contemporaine et le dessin paradoxal des frontières », écrit par Jean Bessière, présente une lecture d'Édouard Glissant. Insistant sur l'ambivalence et le paradoxe, Bessière décrit la frontière comme

« une manière d'exigence morale : celle de reconnaître le lieu de l'autre » (p. 213). Mais quel est-il, ce lieu de l'autre ? C'est là le paradoxe, car, selon l'auteur, l'autre est invisible. Et pour reconnaître l'autre, il faut identifier l'invisible, ce que les chercheurs se refusent à faire. Bessière répond à la question initiale en précisant que « les limites culturelles des littératures sont certaines; la littérature ne peut cependant les rendre opératoires, si elle ne reconnaît pas le sans nom; faute de cette reconnaissance, la littérature, y compris la littérature de l'hybridité, est un échec » (p. 219).

Cet ouvrage collectif propose, en définitive, des pistes intéressantes quant aux questions de l'identité et de l'altérité, rattachées et parfois imposées par la thématique de la frontière. Qu'elle soit culturelle, raciale, politique, économique ou même littéraire, la frontière occupe l'imaginaire de nombres d'auteurs, on le constate. Un ouvrage comme celui-ci permet une ouverture à la production littéraire d'entités culturelles moins connues et il en donne une tentative de compréhension plutôt éclairante. Cependant, le lecteur s'y serait mieux retrouvé si l'ouvrage avait été structuré par thématiques précises, de sorte qu'une nuance, une évolution, une différence entre les diverses façons d'écrire les frontières se manifestent.

Marie-Élaine Bourgeois
Département des lettres
et communications
Université de Sherbrooke



Citizen Indians. Native American Intellectuals, Race and Reform

Lucy Maddox. Cornell University Press, Ithaca, 2005, 205 p., ill., index.

EN 1893 SE TENAIT LA CHICAGO World Fair, événement qui avait comme principal objectif de célébrer et promouvoir les accomplissements culturels et scientifiques des États-Unis. Publicisée à souhait, l'exposition ne pouvait donc

qu'être grandiose, spectaculaire. et. Curieusement, ses organisateurs désiraient accorder une place notable aux Amérindiens dans la programmation des activités. Buffalo Bill fut donc invité à donner une série de représentations de son Wild West Show, représentations qui firent sensation auprès du public. Et si ce genre de spectacle devint de plus en plus populaire durant les années subséquentes, cela indigna plusieurs Amérindiens qui souhaitaient prendre part plus activement à la société au lieu d'être constamment associés au passé, au mythe du « Vanishing Indian ». Dans *Citizen Indians*, Lucy Maddox s'intéresse au discours de ces intellectuels amérindiens du début du xx^e siècle et, plus singulièrement, aux actions de la Society of American Indians (SAI).

Dans le premier chapitre, Maddox présente le tournant des années 1890 comme un virage important dans l'histoire des États-Unis. Le pays doit composer avec l'arrivée, annuellement, de plusieurs dizaines de milliers d'immigrants, avec pour conséquence l'accentuation d'un sentiment nationaliste chez les Américains natifs, les descendants des colons anglais. C'est l'époque où le recours aux appareils de toutes sortes, dont l'agitation du drapeau national, devient définitivement une réalité quotidienne aux États-Unis; il faut partager sa fierté d'être Américain. On récupéra même l'image de l'Amérindien des Plaines – non sans rappeler que celui-ci appartenait au passé – pour la cause nationaliste : « Because the costumed Indian fit so well into the stylized forms of historical representation for which pageantry was designed, the Indian became a thoroughly familiar figure in American pageantry of the period. » (p. 20) Lors de festivals régionaux organisés pour souligner différents anniversaires (4 juillet, Action de grâce, etc.), l'on exhibe des Amérindiens des Plaines, mais ceux-ci sont en fait incarnés par des Blancs. Toutefois, des organisateurs indépendants montent de véritables pièces de théâtre extérieures et vont recruter des Amérindiens dans les réserves des Plaines. Alors que la troupe de Buffalo Bill faisait presque cavalier seul depuis 1883, l'on dénombre plus d'une vingtaine de spectacles du genre en tournée à travers l'Amérique du Nord et l'Europe vers 1900. Ces spectacles sont ardemment dénoncés par les missionnaires, qui structurent de leur côté de modestes visites guidées de certaines écoles pour

montrer aux Blancs que « leurs Indiens » sont sur la voie de la civilisation. Mais, en raison de tout leur attirail d'apparats, les Wild West Shows et, dans une moindre mesure, les spectacles où les Amérindiens sont joués par des Blancs captent beaucoup plus l'attention de la population et, du coup, marquent profondément l'imaginaire collectif.

Par la suite, dans le second chapitre, l'on voit qu'une poignée d'intellectuels amérindiens christianisés décident de former un regroupement dans le but de faire contre-poids aux images « dégradantes » des premiers habitants des Plaines véhiculées par les Wild West Shows. C'est ainsi que la SAI est fondée en 1913. Son objectif premier « ... was to bring Indian people into better alignment with universal movements and patterns » (p. 55). Au moment de l'adoption du Dawes Act de 1887 (General Allotment Act), mais surtout au cours des deux décennies qui suivent, la question indienne est grandement débattue aux États-Unis; il faut déterminer quelle est la place des premiers peuples dans la société nationale. Les membres de la SAI souhaitent voir leurs communautés emboîter le pas de la modernité, mais pour cela il leur faut l'appui des non-Amérindiens : « ... the SAI intellectuals spokespersons had essentially to demonstrate to their audience, especially their white audience, that Indians were not constrained or determined by their racial identification » (p. 62). La SAI désire aussi passer outre à la vision raciale du débat de l'époque pour faire valoir que les Amérindiens peuvent être auto-suffisants, donc, à toutes fins pratiques, indépendants des allocations du gouvernement fédéral. Pour la SAI, l'idée n'est pas tant de se « désindianiser », mais de penser de façon pragmatique et réaliste afin de trouver une place honorable au sein de la société majoritaire. Rapidement, toutefois, des obstacles vont se dresser devant la SAI. Ainsi, dans le troisième chapitre, Maddox démontre comment la SAI dut essuyer de nombreuses critiques de la part d'Amérindiens ne parlant pas ou peu l'anglais, étant peu instruits et, surtout, habitant toujours en réserve. Ceux-ci reprochaient aux intellectuels de la SAI d'être déconnectés de leur réalité. Bref, le message des « Indian reformers » ne circulait pas suffisamment dans les réserves. Par ailleurs, la question indienne gagnait en complexité de sorte qu'il devenait difficile de tenir compte de la multiplication des problématiques et des visions. La SAI cessa

donc ses activités en 1923 et sa déconfiture découragea la plupart de ses membres de créer un autre regroupement de ce type.

Enfin, dans le dernier chapitre, Maddox analyse une série de textes écrits par des Amérindiens entre 1890 et 1920 au sujet de leur sort, de leur avenir, de leurs aspirations et de leurs préoccupations en général. Elle s'intéresse plus particulièrement à trois auteurs : Charles Eastman, Gertrude Simmons Bonnin et Luther Standing Bear. Alors que tous trois sont Sioux, ils ne partagent pas nécessairement les mêmes opinions. Par exemple, Eastman et Bonnin parlent au nom des Indiens d'Amérique dans leurs écrits alors que Standing Bear préfère s'identifier d'abord et avant tout comme un Sioux. En effet, l'heure est à l'unification des voix et nombreux furent les Amérindiens qui prirent le virage pan-indianiste, en pleine fomentation au tournant du xx^e siècle. En dépit de certaines différences d'opinions, Maddox précise ceci : « Each of the three eventually used his or her writing to address a white audience, and each was especially concerned to provide, through their published texts, calculated correctives to the erroneous assumptions about Indians that had been appearing for so long in white-authored texts. » (p. 127) Réjoindre les Blancs par la littérature représente donc un autre moyen utilisé par nombre d'Amérindiens pour changer les choses.

La lecture de *Citizen Indians* ne peut que stimuler la réflexion sur la situation politique et sociale des Amérindiens aux États-Unis. Si le tournant des années 1970 est souvent associé au « réveil » amérindien, il ne faut pas croire qu'aucune action n'avait jusque-là été tentée par les premiers peuples pour mettre un terme aux injustices dont ils étaient victimes depuis longtemps et, par le fait même, pour (re)trouver un rôle respectable en tant que groupe culturel et démographique de la société américaine. Créer et gérer un organisme national pour la reconnaissance de leurs droits nécessitait la concertation de plusieurs dizaines d'intellectuels amérindiens de partout au pays, ce qui témoigne d'un effort soutenu pour rejoindre les élites politiques américaines, mais également l'ensemble de la population. L'étude de Maddox démontre donc clairement que les Amérindiens étaient loin de dormir au tournant du xx^e siècle. Pour plusieurs d'entre eux, il était impératif de voir

l'avenir comme un processus d'adaptation perpétuelle : « In the increasingly competitive and even predatory society of the United States, such flexibility is especially necessary. » (p. 87) L'étude permet également de mieux comprendre le contexte global de l'époque, dans lequel la voix des Amérindiens comptait très peu dans les débats qui les concernaient; ils ne réussirent jamais à réellement capter l'attention de ceux qu'ils visaient par leurs actions. En définitive, Maddox propose avec *Citizen Indians* un ouvrage très bien documenté, rafraîchissant et qui constitue un apport considérable aux connaissances que nous avons de l'intellectualisme amérindien aux États-Unis.

Guillaume Teasdale
Department of History
Michigan State University



Au pays des peaux de chagrin. Occupation et exploitation territoriales à Kitcisakik (Grand-Lac-Victoria) au xx^e siècle
Jacques Leroux, Roland Chamberland, Edmond Brazeau et Claire Dubé. Presses de l'Université Laval et Musée canadien des civilisations, Québec/Gatineau, 2004, 255 p.

LE LIVRE EST LE FRUIT d'une collaboration d'auteurs de divers horizons : Jacques Leroux et Claire Dubé sont anthropologues, Roland Chamberland est médecin auprès des communautés algonquines depuis vingt-cinq ans et Edmond Brazeau, originaire de Kitcisakik, est interprète et « passionné par les coutumes et la tradition orale ».

En plus d'examiner les événements historiques porteurs de changements considérables qui ont marqué le rapport au territoire et la qualité de vie des autochtones de l'Abitibi-Témiscamingue et ses environs, ce livre met à jour l'occupation et l'utilisation du territoire des familles de Kitcisakik (communauté algonquine de l'Abitibi-Témiscamingue) en explorant la transmission des terrains de chasse depuis le début du xx^e siècle.